

LES MISÉRABLES

Dans un décor de carte postale, le film «Au bord du monde» donne la parole aux clochards de Paris. Loin des clichés. Et avec dignité.

par **Dimitri Beck**

Paris, la nuit. Un décor théâtral, sublimé par les lumières chaudes des éclairages de la cité. L'Hôtel de Ville, les quais de Seine et la tour Eiffel, phare des âmes perdues. A hauteur d'homme, sur le trottoir ou sous les ponts, des silhouettes fantomatiques, tels des Belphegor recroquevillés, sommeillent au pied des grands monuments. Ils s'appellent Christine, Wenceslas, Alexandre, Jeni, Marco... Et il y a Henri.

«Henri a une adresse très chic: avenue des Champs-Élysées», raconte Sylvain Leser, photographe et auteur des images du film. Il y a cinq ans, Henri a trouvé refuge dans un espace vide du tunnel situé sous la place de l'Étoile, au milieu du bruit des moteurs, des coups de freins et de la pollution. Avec le temps, Sylvain a réussi à en savoir davantage sur cet étrange personnage barbu qui parle peu. «Henri est un ancien couturier d'origine libanaise. Aujourd'hui totalement démuné, il a une allure de personnage biblique. Il vit quasi nu devant son Créateur. Malgré son extrême pauvreté, Henri est un clochard lumineux de gentillesse.»

C'est cette part d'humanité que Sylvain Leser capte dans les témoignages qu'il recueille depuis 2009 pour une série photo. «Je ne suis ni assistant social ni médecin, précise-t-il, mais à voir tous ces individus coupés de notre monde, j'ai eu envie de nouer un contact avec eux. Beaucoup ne sont même plus capables de faire la manche. Ils ne sentent pas bon, ils picolent, donc on a tendance à détourner les yeux. Nous sommes aussi victimes de la priori qui dit: "Si tu ne travailles pas à l'école, tu finiras clochard.»

En 2012, sa rencontre avec le réalisateur Claus Drexel donne une autre dimension à son travail photographique de chroniqueur de la misère ordinaire. Celui qui peine à intéresser la presse avec sa série – qu'il a d'abord intitulée «Les cloches des monuments» puis «Merde in France», avant que cela ne devienne «Les autres» – se retrouve plongé dans le monde du cinéma. «Tu fais en photo ce que je cherche à faire en film depuis

des années, lui confie alors le réalisateur. Ça a été un choc inouï pour moi. Des sans-abri, il y en a partout. Mais on ne les connaît pas et on ne leur parle pas. J'étais curieux d'avoir leur vision du monde. Et je voulais le faire avec une belle image. J'avais en tête les portraits frontaux du photographe August Sander du début du XX^e siècle sur les petits métiers... Et les peintures du Caravage. Je ne voulais pas une vision glauque des gueux. Comme tout le monde, ils ont le droit d'être beaux. C'est une manière de leur redonner une dignité.» Claus assume le parti pris artistique du docu-fiction. «Je suis cinéaste, pas journaliste. Ce film est

une sorte de science-fiction où les personnages sont seuls dans la nuit, comme après l'apocalypse. C'est également une sorte d'opéra, qui commence sur un air de Wagner et se clôture avec Puccini.»

Florent Lacaze, le producteur, a tout de suite cru au projet. «L'intention de Claus était limpide et pertinente. Il y avait de l'humilité dans son approche.» Et Sylvain Leser est fier du résultat. «C'était important que cela reste des rencontres avec des personnes que l'on ne juge pas. On ne leur demande pas pourquoi elles sont à la rue. Elles nous parlent simplement d'elles.» Afin d'obtenir cette proximité, Sylvain Leser utilise un dispositif technique léger et discret. Sa caméra est un appareil photo, un Canon C300 doté d'un objectif grand-angle Cooke 14 mm, idéal pour tourner en basse lumière. Il n'y a pas eu d'effet au montage. Aux longs plans fixes d'images volontairement picturales succèdent quelques plans de la ville. Le rythme des séquences est lent mais poignant. L'essence du



SYLVAIN LESER / Haytham Pictures

Ce soir d'hiver 2012, Henri sort du tunnel où il vit depuis quatre années. Il arpente les Champs-Élysées en quête de mégots et de nourriture.

film réside dans la force des images et celle des témoignages. Les voix, jamais interrompues par une voix off, sont pures. Le ton est direct. Proche. Amical. Comme avec Christine, qui a élu domicile au pied du Jardin des Plantes: «J'ai tout perdu, mes affaires, les photos de mes enfants. Mais le pire est de ne pas avoir de réponses aux problèmes qui t'amènent ici.» ●

«Au bord du monde», de Claus Drexel. En salles le 22 janvier.